



Une histoire de l'alpinisme comme vous ne l'avez jamais lue !



« La Dent du piment », de Thomas Vennin, est un livre qui éclaire d'un nouveau jour une pratique qui renvoie à la nuit des temps.



L'histoire de l'alpinisme est une question bien trop épineuse pour être laissée entre les seules mains des néophytes. L'ambition de Thomas Vennin, avide de littérature et compilateur de perles et exploits alpins, s'inscrit dans un projet qui vise à retracer une histoire de la discipline en posant un nouveau regard sur les faits passés. Avec humour, certes, mais aussi avec « ce pas de côté » qui permet de voir l'alpinisme délesté de la gangue des « poncifs martiaux et virils qui lui collent encore trop souvent à la peau ».

Le décapage commence sur les chapeaux de roue, par la remise en cause du cadre spatio-temporel au sein duquel est censée s'inscrire la pratique. Traditionnellement, la première ascension est celle du mont Aiguille réalisée par Antoine de Ville en 1492. Pour Thomas Vennin, tout commence par un accident, il y a 40 millions d'années, « une soirée mousson trop arrosée » qui voit se rencontrer deux plaques terrestres. « La plaque eurasienne se réveille avec une méchante gueule de bois et le vague souvenir d'une danse



[Visualiser l'article](#)

tectonique langoureuse avec la plaque indienne... » Au troisième jour du grand carambolage, voilà le premier alpiniste : Moïse. « Sans sponsor ni soutien logistique, il se présente au pied du mont Sinaï simplement équipé d'une soutane en Gore-Tex et de ses célèbres sandales ». Après quelques longueurs « avalées à un train d'enfer », la négociation du « passage clé du Buisson ardent ». Malgré le déluge, Moïse arrive au sommet, « sidéré d'y trouver Dieu, qui lui passe une sacrée soufflante : *Sur les montagnes tu ne grimperas pas !* »

« Ce n'est plus le glacier du Rongbuk, c'est la place Tian'anmen un jour de révolution »

Première ascension, première vision de la montagne, où se conjuguent tout à la fois la dimension prométhéenne et le modèle spatial valorisant la ligne droite et la montée vers le sommet. Depuis « le solo de Moïse » au mont Sinaï, l'auteur nous montre que, selon les époques, de nouvelles formes symboliques apparaissent où se côtoient des visions romantiques, esthétiques, mystiques, compétitives, conquérantes, minimalistes, commerciales. Dans la vision bourrin, cela donne ça : « 27 mai 1975. Une nouvelle expédition chinoise gravit l'Everest par son versant tibétain. La même qu'en 1960, mais avec encore moins de dentelle. Trois cents alpinistes au camp de base ! Ce n'est plus le glacier du Rongbuk, c'est la place Tian'anmen un jour de révolution. » Autre exemple, à l'extrême de la forme la plus pure : « Engagement total, tel était le credo d'Alex MacIntyre qui avait fait du style une obsession. Alpin et léger, sans concession : une grande paroi, un ou deux compagnons, peu de matériel, pas de cordes fixes, pas d'échappatoire en cas de moindre souci. »

Ce livre propose un parcours chronologique à travers une foule d'ascensions qui donnent sens à son questionnement, à savoir qu'alpinisme et mysticisme, courage, audace, conquête, exploit, folie, supercherie, médias ont partie liée, le premier ne pouvant se passer d'une mise en récit. L'alpinisme et son extension asiatique, l'himalayisme, n'existent en effet guère qu'à travers le récit. Tous les ouvrages d'alpinisme sont atteints, à des degrés divers, par la confusion entre la réalité et la fiction. Un alpiniste qui écrit son témoignage au siècle dernier est imprégné des orages romantiques. Au contraire, celui qui l'écrit à notre époque, peuplée de guerriers des cimes post-modernes, baigne dans la culture néo-libérale du défi et de la vitesse. Thomas Vennin s'est engouffré dans toutes ces brèches, les a explorées dans tous les sens, et il a mis en mot ses trouvailles sous forme de réponse piquante.

Des hommes hors norme qui veulent le quart d'heure d'héroïsme

À la différence de l'athlétisme, la performance alpine s'inscrit dans une logique où il n'existe pas de règles écrites concernant la manière légitime de pratiquer, pas de site standardisé, pas de spectacle en lui-même sans le support médiatique. D'où une production de matière textuelle (écrite, photographique, filmique) paradoxalement surabondante, au regard du volume des pratiquants et du public potentiel du spectacle. L'univers hors norme de la haute montagne où interagissent des hommes hors norme qui veulent leur quart d'heure d'héroïsme fait surgir des malentendus et des situations conflictuelles. Dans son livre, l'alpiniste Marc Batard est parodié en Jean-Marc Boivin, redescendant du sommet en parapente. Les deux figures se sont souvent fâchées, c'est le moins que l'on puisse dire. L'alpinisme est aussi un sport dangereux, risqué, propice au voyeurisme morbide, et les exploits prennent d'autant plus de valeur sportive et médiatique que la mort rôde. La spectacularisation du tragique commence tôt. « Le 20 août 1820, un médecin russe invente un nouveau concept qui fera de nombreux adeptes : la tragédie en montagne. Joseph Hamel était venu au mont



[Visualiser l'article](#)

Blanc pour en mesurer la hauteur, il aurait mieux fait d'en mesurer les risques. » Puis, elle se déchaîne au siècle suivant. Après une petite accalmie, le sauvetage d'Élisabeth Revol au Nanga Parbat marque « le retour de la montagne à la une. »

Cette dimension spectaculaire, l'auteur l'amplifie par un style inspiré de la critique cinématographique. « Après l'Annapurna et le Makalu, voici le nouveau blockbuster de l'alpinisme français : le Jannu et ses 7 710 mètres. René Desmaison et Robert Paragot, les alpinistes bankables du moment, sont les têtes d'affiche du casting de rêve voulu par Lionel Terray qui assure aussi la mise en scène. » Il joue avec les codes des retransmissions sportives. Ambiance Coupe du monde de foot, ce 3 juin 1950. « Alors qu'on joue les prolongations sur l'Annapurna, Terray récupère, remonte toute la pente et passe à Rébuffat. Après une merveille de petit pont de neige, ce dernier glisse en profondeur vers Lachenal et Herzog partis à la limite du hors-jeu, les deux hommes offrent la Coupe du monde d'alpinisme à la France. Plus rien ne sera jamais comme avant. »

« Fiasco français au K2. Si un gagnant du Loto cherche une idée pour dilapider sa fortune... »

L'auteur soulève un lièvre. Par deux fois, les alpinistes justifient leur échec en Himalaya par l'arrivée précoce de la mousson. La première fois a lieu lors de la lourde expédition française au Hidden Peak en 1936. L'alpiniste Pierre Allain qui aurait bien poussé plus haut se voit recadrer par le chef d'expédition Henry de Ségogne, qui l'invite « à trouver une bonne excuse pour justifier ce piteux échec qui va coûter un bras au Comité de l'Himalaya ». Allain, inventeur né, trouve l'excuse en or : « On aura qu'à dire qu'on a été repoussés par la mousson, chef ! »

La seconde fois a pour cadre la première autrichienne du Gasherbrum II (8 035 mètres) en 1956, où l'on apprend que les alpinistes durent prendre tous les risques pour atteindre le sommet avant l'arrivée de la mousson. « On sait aujourd'hui que le massif du Karakoram est autant touché par la mousson que le Congo par la neige, mais à l'époque ça fera largement l'affaire ! » Thomas Vennin écarte d'emblée les stéréotypes selon lesquels les Belges, « habitants du plat pays », sont de piètres montagnards. « La Belgique n'est pas si plate qu'elle en a l'air puisque sur les bords de la Meuse, se trouve l'un des sites d'escalade les plus prisés au monde : les falaises de Freyr sur lesquelles se sont formés quelques grimpeurs d'exception comme René Mallieux, Claude Kogan, Claudio Barbier, Jean Bourgeois et le plus prestigieux d'entre tous, le roi Albert Ier en personne, membre du GHM, auteur de belles ascensions. »

Les fiascos des lourdes expéditions himalayennes, en revanche, en prennent pour leur grade. « Septembre 1979. Fiasco français au K2. Si un gagnant du Loto cherche une idée pour dilapider sa fortune, le Comité français de l'Himalaya peut sûrement lui donner quelques pistes comme, par exemple, organiser une expédition au K2. » L'alpinisme dans ses formes les plus pures n'est pas épargné non plus : « Alors qu'il visait la première traversée Everest-Lhotse, Ueli Steck trouve la mort sur les pentes du Nuptse où il était parti s'acclimater en solitaire. C'est l'impensable... auquel tout le monde pensait... »

Au mont Canigou, plus de marmottes que de dragons !

Cette immersion dans les splendeurs et misères des alpinistes s'appuie sur un remarquable travail historiographique, permis grâce à la survivance d'une abondante documentation, qu'il décrit avec un souci du détail dans l'épilogue. L'auteur sans ego se félicite de cet ouvrage « d'une précision historique remarquable », mené « avec la rigueur d'un himalayiste qui prépare son sac et la minutie du chirurgien coupant des

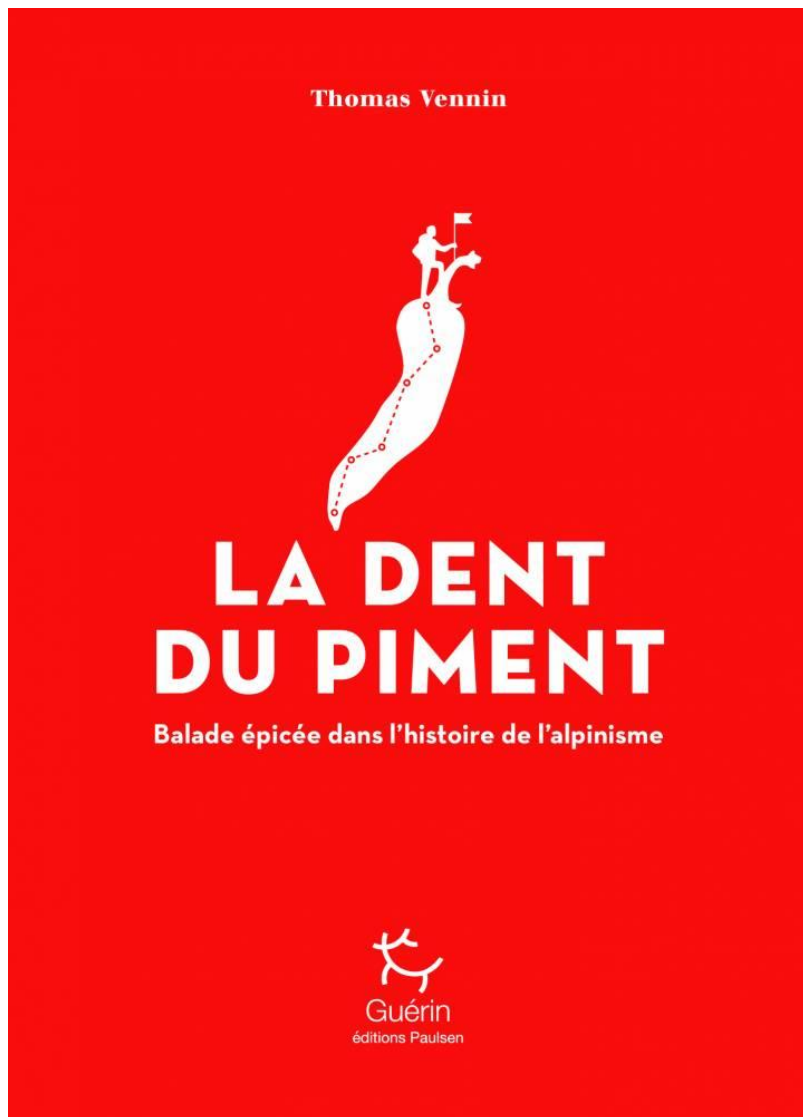


[Visualiser l'article](#)

phalanges ». Il faut dire que ses recherches l'ont mené très loin, en piochant dans sa bibliothèque « les écrits de ceux qui ont fait le boulot avant lui » !

On s'autorisera une remarque concernant la première du Canigou (2 784 mètres) dans les Pyrénées, dont le récit du moine italien Fra Salimbene, « tient en quelques lignes douteuses », écrit l'auteur. D'après ce texte rédigé au XIII^e siècle, Pierre III, roi d'Aragon, a été abandonné par ses deux compagnons de cordée terrorisés par l'orage, mais décide de continuer en solitaire jusqu'au sommet, où il trouve un lac duquel il voit sortir un gigantesque dragon. « Problème, le seul lac connu sur la montagne est celui des Estanyols situé 500 mètres sous le sommet. »

Devant l'absence de lac au sommet de la montagne, beaucoup d'auteurs comme Thomas Vennin décrètent cette ascension incomplète ou imaginaire. Il en est ainsi, analyse l'ethnologue Renaud de Bellefon, parce que nous sommes « attachés à voir dans le sommet le point le plus haut, habitués aux marches précisément chronométrées, aux explications et aux récits normalisés des guides-livres, aux cartes avec leurs précisions topographiques ». Or, poursuit le chercheur, si on pense ainsi, c'est parce que « l'on a du mal à imaginer que l'espace compris entre les trois petits estanyols ("étangs") et le sommet puisse être gommé, ignoré et confondu. Or, dans ce récit, l'important n'est pas que le roi ait atteint le point ultime, mais qu'il soit allé seul, après l'abandon de ses deux compagnons, dans ce désert de la montagne, en y affrontant sans crainte le dragon. » On est en revanche d'accord avec Thomas Vennin pour dire qu'on trouve au mont Canigou plus de marmottes que de dragons !



« La Dent du piment. Balade épicée dans l'histoire de l'alpinisme », par Thomas Vennin, Paulsen, 2019.